

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 19 AVRIL 1884.

No. 18.

LE
MONITEUR DU COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 50

Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 75

Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 19 AVRIL 1884.

Le, ou vers le 1er Mai prochain, l'administration et la rédaction du "Moniteur du Commerce" et du "Journal du Dimanche" seront transférées au

No. 43, RUE SAINT-GABRIEL.

CHRONIQUE

—Maud! Maud!

—Oui! c'est bien, tout de suite!

—Allons, grande paresseuse, on embarque!

—Je descends.

Vite je ferme le livre commencé, je mets à la hâte une capeline quelconque et je pars pour aller faire le sucre.

Quelle belle chose que la campagne au réveil du printemps! tout chante, tout rit, tout vit: Me voilà prête. Avant de partir nous prenons un bon déjeuner, simple mais copieux, assaisonné de bons mots et de choses aimables, lancés un peu par tout le monde et atteignant toujours leur but sans blesser personne.

On embarque, et ce mot imagé n'a jamais été aussi bien employé que dans le cas actuel. Cette immense voiture, où nous nous empilons les uns sur les autres, les vieux d'un côté en grognant, les jeunes de l'autre en riant des yeux, des yeux surtout, est plutôt une barque qu'un véhicule. Fouette cocher, le chemin est dur, les cahots nombreux, mais tant pis; au bout de la route est le plaisir, et comme tout se paie en ce monde, payons donc d'abord les quelques moments de joie que nous allons prendre.

Le coin des vieux, où l'on m'a fait une place, est garni de paille; attention aussi délicate que nécessaire. Le coin des jeunes est moins rembourré et je ne sais si c'est un effet d'optique ou un manque de garniture, mais les secousses me semblent occasionner, dans ces parages,

des troubles beaucoup plus grands que dans les nôtres. On traverse le village, puis on s'avance sur la route assez longue conduisant au bois. A chaque maison, à chaque rencontre ce ne sont que souhaits échangés, qu'interpellations joyeuses; tout le monde est content: la sève ne monte pas que dans les érables! A la côte les chevaux s'arrêtent, on descend pour les laisser souffler, on s'éparpille le long de la route et on profite de la dernière neige pour, tout en marchant, en faire des pelotes qui trouvent promptement leur placement. Les grincheux ont tort, ils se fâchent, et plus ils se fâchent plus ils en reçoivent; c'est bien fait: fallait qu'ils restent chez eux. Au sucre tout le monde doit être doux et bon.

La côte est dépassée. Allons! en voiture. Les vieux grimpent lentement et solennellement en soutenant leurs rhumatismes et leur lumbago; les jeunes se groupent, et je remarque que quelques-uns assez tristes au départ ont retrouvé leur gaieté, mais ont perdu leur place. Serait-ce le changement de voisine qui les rend guillerets? Pas d'indiscrétions; la femme n'est pas bavarde. Chacun sait ça.

Le bois! comme il est beau avec ses arbres sans feuilles, dressant majestueusement leurs grands corps noirs au-dessus de la neige! Le bois! que de souvenirs il éveille en moi! Moi aussi je l'ai parcouru, moi aussi j'ai fait les sucres, dans ma jeunesse, avec les amies, sans soucis, sans amertume et sans cheveux blancs. Depuis, depuis, que de choses! Enfin n'y pensons plus; le temps passé ne revient plus. Heureusement! La troupe joyeuse — côté sans paille — s'anime encore plus, si cela est possible; ses cris s'entendent au loin, et Jos, le vieux domestique de la ferme, parti en avant pour activer les préparatifs, y répond par une sorte de hurlement cadencé qui, paraît-il, signifie tout est prêt.

Nouvel arrêt; la sève travaille toujours; nos jeunes gens ne tiennent plus en place, on saute en bas de la voiture. Les vieux peuvent se laisser trimbaler jusqu'au chaudron, mais au-dessous d'un certain âge on s'en ira à pied, à travers bois, jusqu'à la hutte. Je reste en soupirant. J'ai dépassé la limite des chemins de traverse. Les jeunes s'en vont et avec eux ce qu'il y avait de lumineux dans cette vieille carriole. Les autres, les ancêtres, ne s'en plaignent pas; ils s'allongent, s'étirent, se casent, tirent leurs pipes et fument gravement en devisant, ou plutôt en méditant de tout.

—Paraît que le bailli a saisi la ferme à p'tit Louis.

—C'est pas faute que j'ai prévenu. Mais parcequ'il a été à l'école il croit tout savoir. Le mien, y sait ni lire ni écrire, comme son père, mais y tient son bien tout de même.

—Puis, voilà! P'tit Louis a voulu une bourgeoise. Il l'a, qu'il la garde, je l' plains pas!

Non, ma commère, vous ne le plaignez pas, mais vous l'avez pleuré; p'tit Louis est un beau garçon et les sucres d'antan en diraient long s'ils étaient encore de ce monde! J'écoute l'écho qui m'apporte le dernier éclat de gaieté de nos enfants, écho coupant par tranches les phrases politiques et économiques des sages qui m'ac-

compagnent. Enfin, nous sommes arrivés, les premiers, bien entendu. Les marcheurs sont moins pressés d'atteindre le but; la route est semée d'obstacles si charmants à surmonter! Mais tout finit en ce monde, même les plus belles choses, et notre petit monde arrive, deux par deux, les uns rians, les autres, moins avancés probablement dans leur conversation, un peu moins gais; les uns pâles, les autres rouges: le froid a des effets si drôles!

Nous sommes sur le champ de bataille, il faut travailler en attendant le diner. Ma foi! je n'y tiens plus. Foin de mon âge! je veux m'amuser, je laisse les engourdis à leurs cartes et à leur bavardage; vite je relève ma jupe de quelques pouces, je fixe mon châle d'une manière solide et vive la joie et le sucre: me voilà partie avec les jeunes gens! Ne craignez rien amis, je sais ce que c'est que les premiers jours de soleil et de printemps et je ne vous trahirai pas. Je fermerai les yeux pour ne pas être éblouie; je les fermerai aussi pour ne pas pleurer de regret; je les fermerai pour m'isoler, pour revivre mes dix-huit ans; pour penser à ces jours évanouis où, moi aussi, je suis venue au bois, avec un compagnon que mes chers parents, qui nous accompagnaient, regardaient en souriant avec une bonté pleine de finesse!

Ce n'est plus cela! Je suis pleine de bonne volonté, mais il me manque quelque chose, je me sens comme isolée au milieu de tout ce monde; trop jeune pour les rassis, trop vieille pour les autres, je ne suis plus moi, et au bout de quelques minutes je m'assieds tristement sur la première souche venue. A travers les arbres je suis tous les mouvements de la partie active de notre troupe; on visite les chaudières, on regarde la sève couler, opération grave et sérieuse et pour laquelle il faut être deux, mais pas plus.

Jos sonne le diner et nous nous trouvons une fois de plus réunis. Chacun, à sa manière, passe la revue des convives; les vieilles filles frontent les sourcils; les vieux garçons clignent des yeux; les parents sont impassibles: ils ont déjà vu le feu! On dîne rapidement, le chaudron bout et envoie ses vapeurs odorantes. Il nous appelle. Nous voilà! O vieux chaudron de nos ancêtres, reste parmi nous! Ne cède pas la place à ces abominables instruments perfectionnés. Reste parmi nous! Tu es peut-être coûteux et mal commode, je n'en sais rien; mais ce que je sais c'est que tu as vu rire des générations de Canadiens; c'est que tu es un des derniers souvenirs du bon vieux temps, où l'on riait, où l'on s'amusait, où l'on s'aimait sans s'occuper si cela payait.

La fête commence, la vraie fête, avec son bruit, sa folie, ses agaceries et ses farces. On se *beurre*, selon le précepte: "beurrez-vous les uns les autres." Bientôt les mains, les figures, les vêtements portent les traces de la bataille. Comme c'est joli une goutte de sucre blond sur une peau bien blanche! Un mauvais garment, mon voisin, ajoute: et comme c'est bon, et ma foi il le prouve. Ma voisine rougit, mais bast! les arbres sont si hauts et l'ombre si épaisse que personne n'y a rien vu. On continue, on se poursuit, on s'attrape quelquefois:

toujours les mêmes ; puis la nuit venant il faut s'arrêter, remonter en voiture et rentrer au bercail. La route n'est ni plus longue, ni plus fatigante qu'au départ ; cependant tout le monde est silencieux et semble dormir ; on cause pourtant, on cause beaucoup. Si les bouches sont muettes, les mains sont éloquentes et quelle éloquence ! Touchante et empoignante tout à la fois.

Quel joli langage que celui des doigts, et expressif ! Un simple mouvement, un tressaillement, une douce pression et vous communiquez à l'être que vous touchez vos pensées les plus intimes. C'est tout une science, science naturelle, qui vous vient un beau jour de rêverie et de soleil.

LUI.—Il l'a rencontrée cet hiver, dans le monde, ils ne se sont pas parlé et pourtant..... Pour la première fois il lui donne la main. Pression timide, du bout des doigts seulement, qui veut clairement dire : ô mademoiselle si j'osais !

ELLE.—Abandonne sa main, en fille bien élevée, sans enthousiasme, ne répond pas à la pression—c'est encore trop tôt—mais laisse faire sans battre en retraite. Signification : on verra.

Quelques semaines après, la neige a fondu, on s'est salué plusieurs fois sur la rue ~~de~~ : quelques sourires ont été ébauchés.

LUI.—Pression plus accentuée : puis-je espérer ?

ELLE.—Moins de raideur, elle laisse serrer ses doigts rosés et répond quelque peu à l'appel qui lui est fait : l'espérance est à tout le monde, à vous comme aux autres.

Le printemps est venu, les têtes se sont échauffées, les regards sont devenus plus ardents, la jeunesse ne raisonne pas, elle va droit au but.

LUI.—Etreinte forte, passionnée, ardente, interrogative, presque douloureuse : eh bien !

ELLE.—Pression douce, impatiente, agitée, émue : demandez à papa.

Plus tard, ce seront les joies et les tristesses que ces deux âmes bien unies échangeront entre elles par une simple pression. C'est le bébé qui est malade et qu'on veille ; on ne parle pas, on s'encourage en se serrant la main. C'est un succès de l'enfant devenu homme qu'on applaudit silencieusement ; c'est une mauvaise nouvelle qu'on cache aux siens et dont on partage la tristesse en silence. C'est tout ce que l'on veut ; mais le proverbe qui dit : le cœur sur la main, est plus véridique qu'on ne le pense.

Pendant que je songe à tout cela on est arrivé ; vite à table, on dîne, on rit plus qu'on ne mange, la danse nous attend. Téléphore, un fin celui-là, revenu des États, joue du *concertina*, c'est une aubaine dont il faut profiter. On pousse la table dans un coin, le *rapporé* y met une chaise, monte dessus et nous régale de son plus beau répertoire. La mesure manque quelquefois, mais l'intention est toujours bonne et nos jeunes gens n'y regardent pas de si près.

Tout a une fin, même les jours où l'on va au sucre. Le sommeil a ses droits et chacun se retire content et satisfait. Pour moi, harassée, fatiguée, je m'endors promptement en songeant que les meilleures lunes de miel se trouvent dans les chaudrons à sucre.

MAUD.

LES INSTITUTRICES VIEILLES FILLES.

Je ne suis pas chroniqueuse. Je ne l'ai jamais été. Je voudrais l'être ! Savez-vous pourquoi ? Je prendrais en main la cause de toutes ces bonnes créatures qui se dévouent si généreusement, qui épuisent leurs forces et

leur santé pour ne récolter souvent que de l'ingratitude.

Ah ! ceci sent l'égoïsme, dites-vous.

Vous vous trompez. Je ne suis pas vieille fille. Pas même institutrice... Mais je crains d'être une recrue pour le respectable bataillon des vieilles filles, puisque le sort m'en a voulu au point de me faire enseigner l'histoire et la grammaire pendant près de six ans !

Ma position était pourtant enviable. Songez-y un peu. Sous-maitresse d'une deuxième année avec appointements plus que modiques ! Certes, c'était à se hausser sur la pointe des pieds ! Cependant, j'ai laissé là le métier. Il ne répond pas aux rêves d'avenir d'une jeune fille. Car il paraît que les institutrices, et toutes celles qui ont eu le malheur de l'être, forment une catégorie à part, portent un cachet particulier qui éloigne, qui fait dire révérencieusement, avec ce plissement de lèvres à l'autrichienne : *C'est une maîtresse d'école !* Et naturellement on passe. Comme si Dieu avait placé une pierre à la place d'un cœur dans la poitrine de ces jeunes filles à titre professionnel !

Eh bien, moi, je veux vous dire, avec toute l'audace possible, n'en déplaise à personne, qu'une *maîtresse d'école* peut faire une aussi bonne *maîtresse de maison* que toute autre jeune fille, et, permettez, une meilleure peut-être. Je le prouve.

Entourée journellement d'enfants plus ou moins gâtés, dont il faut étudier chacun des caractères, et plier souvent, sans le laisser paraître, sous les jeunes opinions, l'institutrice n'amasse-t-elle pas là des trésors de patience pour supporter plus tard tous les caprices d'un mari ? Je vous le demande.

Elle ne serait pas femme de ménage ?

Qu'en savez-vous ? Ce n'est toujours pas pour l'avoir mise à l'épreuve. Ah ! allez voir sa classe ! Tout n'est-il pas rangé soigneusement à sa place ? Et les heures de sa journée ? Chaque minute n'est-elle pas utilement employée ?

Si je n'étais pas aussi timide, j'oserais demander aux gentils galants qui posent si bien dans nos brillants salons, en jouant avec leurs jeunes moustaches, si une visite dans leurs bureaux nous ferait rencontrer autant d'ordre que dans la classe de la jeune fille institutrice ?

Oui ! de fait, j'oubliais ! Quelqu'un est là chargé de tout ranger pour eux. Et gare à lui ! Je m'enhardis !

Ces messieurs emploient-ils aussi utilement, je ne dirai pas les minutes, mais les heures de leurs courtes journées ? Pendant qu'ils font la promenade rue St-Jacques, rue Notre-Dame, où est la pauvre maîtresse d'école durant ce temps ?

Certainement, ce n'est pas là qu'ils ont eu le plaisir de faire sa connaissance !

Et quelle mère ne ferait-elle pas ! Dites ?

Ah ! c'est ici surtout qu'elle répandrait sur des têtes blondes, à elle, cet abîme de dévouement dont se remplit son cœur au milieu des enfants étrangers confiés à ses soins ! C'est bien ici qu'on connaîtrait toute la richesse des qualités de la maîtresse d'école.

Je ne dis que cela.

* * *

Mais comprenons-nous. Je ne veux pas faire entendre que l'institutrice est méprisée. Bien le contraire. Loin de vous et de moi une telle pensée. Dieu merci, je n'ignore pas qu'elle a une large part de l'estime général : chacun sait reconnaître le bien que sème partout le dévouement de cette jeune fille, si peu rétribuée. Malheureusement pour elle, cela ne lui suffit pas.

De naissance presque toujours obscure, l'institutrice se voit élevée par son instruction au-dessus de sa sphère. Son contact avec le grand monde donne le vernis à son éducation.....

Et qui n'a pas ses rêves ?.....

Comme si au fond de tout sac il devrait s'y trouver du beau, la manie qu'ont certaines personnes complaisantes de scruter la généalogie des familles vient bien vite désillusionner la jeune maîtresse d'école souvent déshéritée d'attraits. Alors, à ses projets choyés, à ses chimères dorées, si riches d'espérances, elle sourit tristement.

C'est qu'elle est ambitieuse, me répliquez-vous.

Vous faites erreur. *On est ce qu'on est*, et, bien élevé, on est toujours noble. Quitte à mourir avec son amour-propre, sa grande noblesse à quatre-vingts ans vierge et martyre.

Décidément, c'est un méchant sort que celui de l'institutrice !

Un jour, on faisait signer une requête à propos d'une pension de retraite, appelée à faire un bien immense aux bonnes institutrices à vie. Je me rappelle encore l'embarras d'une *jeune fille* à qui on demanda de mettre à côté de sa signature le nombre d'années qu'elle avait enseignée depuis ses dix-huit ans. Pendant que sa main, à demi-tremblante, écrivait douze en chiffres douteux, elle nous dit :

" Ah ! cette requête bien indifférente ! Je ne suis pas pour faire la classe plusieurs années encore. Il est bien probable que *je m'établirai* autrement."

Hélas ! elle mourait l'année suivante, *fillette !*

De langueur ? Probablement.

Mais on aime toujours à se faire illusion.

* * *

Allons ! à l'œuvre ! Ne voyez-vous pas que la fatalité attachée à la maîtresse d'école semble vouloir atteindre même la jeune fille qui se livre à l'enseignement des arts ?

Alerte donc ! Un bon mouvement en faveur des *maîtresses* en général, de la maîtresse d'école en particulier. Elle n'est pas aussi sérieuse et grave qu'elle le paraît. Elle est *abordable*. C'est moi qui le dis. Essayez seulement. Je vous promets le succès.

J'avouerai même, bien bas, qu'il y va de mon intérêt ; car, serait-ce à dire que, parce que j'ai fait la classe, je suis obligée de terminer mon article par la phrase décidée de la Julie de Madame Bourdon : "*Hernance mourra fille !*"

Fi donc ! Je ne veux pas avoir parlé pour rien, ou que pour les autres. J'espère une révolution dans la destinée de l'institutrice.

J'espère ? Mais plus : je l'attends !

HERMANCÉ.

CAUSERIE.

Il y avait une fois une grande ville de cent quarante mille âmes bâtie sur les rives d'un grand fleuve, lequel grand fleuve restait gelé durant cinq mois de l'année.

Ce fleuve était l'orgueil des habitants de la ville. L'été les grands steamers, portant les pavillons les plus divers et les plus multicolores, venaient rendre visite à ces braves gens ; l'hiver une couche solide de glace prenait la place des navires et permettait aux gracieux traîneaux de passer rapides comme l'éclair, en suivant le chemin tracé, ou d'aller faire un plongeon éternel s'ils s'écartaient de la route.

De plus, comme les habitants de cette ville étaient d'une sobriété exemplaire, ils faisaient provision, en temps voulu, d'une quantité consi-

dérable de cette glace d'une si belle eau et la mettaient en réserve afin d'avoir quelque chose à sucer en été et ne pas imiter les Allemands de Chicago, qui se gorgent de *lager beer*, ni les paysans des bords de la Baltique, qui se grisent avec de l'eau-de-vie de grain.

C'était un fleuve vraiment précieux comme vous voyez.

Les poètes de la ville chantaient sur tous les tons ses eaux bleues et ses îles vertes; les pêcheurs allaient chercher jusqu'au plus profond de ses ondes, à l'aide de petits appareils spéciaux, les succulents poissons dont ils daignaient se contenter le vendredi; toute la population, enfin, grâce à un service parfait de distribution, buvait à bouche que veux-tu son eau d'une limpidité parfaite et additionnée seulement de petites anguilles frétilantes, vraies merveilles microscopiques. Et chose qui paraîtra incroyable, cette eau-là ne coûtait pas plus cher à cette heureuse population que le vin ne coûte aux pauvres hères de certains pays.

Mais — n'y a-t-il pas toujours un mais pour borner les bonheurs et les contentements? — mais, dis-je, ce grand fleuve joignait aux avantages ci-haut mentionnés un tout petit désagrément. Vers la fin de l'automne, avant que sa surface ne soit complètement solidifiée, il se permettait de faire invasion dans les caves des riverains et même de déborder, tout simplement parce que les glaces qui se promenaient sur ses eaux s'arrêtaient d'un commun accord à un certain endroit et formaient barrière. Au printemps, à la débâcle, c'était encore la même histoire: la partie basse de la ville avait les pieds dans l'eau.

Vous conviendrez que ce désagrément chronique laissait beaucoup à désirer. On a beau être patient et supporter sans se plaindre, pendant plus de cent ans, la même taquinerie à date fixe, il arrive un beau jour ou on se lasse. C'est ce qui arriva.

Les habitants de la grande ville de cent quarante mille âmes se fatiguèrent enfin des incursions que le grand fleuve se permettait de faire dans leurs caves, et pour combattre l'ennemi et le vaincre ils nommèrent une commission.

Ils ne pouvaient pas faire mieux, en vérité. Notre siècle se distingue entre tous les siècles par ses grandes découvertes: les applications de la vapeur et de l'électricité, les chemins de fer et les *steamboats*, le télégraphe et le téléphone, et dans un autre ordre d'idées, le serpent de mer et les billets de complaisance, les machines à coudre et la Valéria; quels enfantements! Mais ce XIXe siècle, dont nous avons le droit d'être fiers ou, pour mieux dire, qui a le droit d'être fier de nous, a vu éclore mieux que tout cela: les commissions!

Voulez-vous fonder une armée nationale? Vous nommez une commission composée d'un certain nombre de membres, et au bout de plus ou moins de mois, votre armée nationale est fondée.

Voulez-vous réformer la justice? Vite, façonnez une commission, et au bout du temps réglementaire le pays se trouve doté de son petit code à l'épreuve des plaideurs.

Les finances de la nation sont-elles en mauvais ordre, quelque peu embrouillées? L'inévitable commission est là toute prête pour remanier le budget, sauver les apparences et remplir le trésor public.

Il y a des commissions d'initiative, des commissions de salubrité publique — physique ou morale — des commissions pour faire vacciner les gens, des commissions pour les faire dévacciner. Il manquait à la liste la commission de l'inondation; mais rassurez-vous, le vide est comblé. Les cent quarante mille habitants de la grande ville en question ont bouché le trou

béant, ils ont inventé la commission d'inondation.

Des membres ont été nommés, mettons six pour faire un compte rond, dont la spécialité est l'inondation. N'allez pas croire que ces six messieurs recherchent les moyens de faire pleuvoir l'or dans vos goussets ou l'eau du ciel sur vos pois; non, leur devoir est tout tracé comme leur ligne de conduite: ils ont à empêcher le grand fleuve de faire des fredaines et d'envahir les caves des princes-marchands et à voir que ces sympathiques négociants puissent tenir le haut du pavé sans que l'eau en prenne le bas.

Ces six membres, choisis pour leurs aptitudes spéciales font, pendant une longue quinzaine, des études et des recherches excessivement laborieuses, et pendant ce temps-là l'eau monte toujours.

Enfin, arrive la séance décisive, cette séance où la commission doit proposer le grand remède et léguer son nom à la postérité qui habitera les bords du fleuve.

Les six membres sont tous présents. Par une condescendance qui montre bien que la science est bonne enfant, les *reporters* des journaux de la grande ville ont reçu la permission d'assister à la réunion et de coucher sur leurs tablettes les savantes discussions qu'ils vont entendre.

Le président.—Messieurs et chers collègues, la séance est ouverte.

Le membre No. 1.—Oui; et la porte aussi, je sens un courant d'air terrible.

Le membre No. 2.—Nous sommes ici pour nous occuper de courants d'eau, laissons l'air tranquille.

Le président.—Messieurs, notre mission est grande autant qu'elle est noble! Un terrible élément que nous craignons tous, l'eau, vient visiter nos caves. Soutenus que nous sommes par l'estime et la confiance de nos concitoyens, nous nous mettrons courageusement à l'œuvre et nous dirons à l'eau, pas en vain, je l'espère: — tu n'iras pas plus loin! — Messieurs, pourquoi le trop plein de notre fleuve se répand-il chez nous alors qu'il pourrait aller ailleurs, pourquoi? Parce-que la glace est là, le solide s'oppose au passage du liquide. Faisons disparaître cette glace, brisons-la au moment opportun et l'inondation disparaîtra. Je fais appel à toutes vos lumières, aux éclairs de vos intelligences, la situation est critique; deux cent soixante-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-huit yeux sont braqués sur vous!

Un reporter.—Combien?

Son voisin.—Deux yeux par habitant moins les six paires pour les membres du comité, c'est bien le compte. Quel homme de chiffres, ce président!

Le membre No. 3.—M. le président, je vais vous expliquer en peu de mots mon système, il est d'une simplicité à la hauteur de toutes les intelligences. La ville, comme vous le savez, nous fournit l'eau moyennant une rétribution si minime que personne n'en parle; mais la consommation est limitée, c'est là l'erreur. Qu'on nous donne la liberté de laisser nos robinets ouverts, vous verrez comme le niveau du fleuve baissera vite!

Le membre No. 4.—Le projet de mon honorable collègue mérite toute considération, mais il ne nous donne pas les moyens de faire disparaître la glace. Mon idée à moi, et je la soumets humblement à votre haute approbation, serait de faire provision de chaleur de la Nouvelle-Orléans, à l'aide d'accumulateurs spéciaux de mon invention et de déverser ensuite cette chaleur sur la croûte glacée. Le mal disparaîtrait comme par enchantement. (*Murmures d'approbation.*)

Le membre No. 5.—C'est très profond, très bien trouvé, mais en même temps que l'on ferait provision de chaleur on s'approvisionnerait aussi, malgré soi, de fièvre jaune. J'aime mieux avoir de l'eau dans ma cave que de risquer d'attraper la fièvre, surtout la jaune.

Le président.—L'observation est fort juste et puis nous aurions des droits énormes à payer.

Le membre No. 1.—J'ai entendu parler d'un agent destructeur terrible dont il y a des mines en Irlande, la dynamite. Ne pourrait-on pas en essayer l'effet?

Le membre No. 2.—Certainement! Je voulais faire la même proposition. J'ai oui dire qu'avec la quantité de dynamite tenant dans le creux de ma main on peut faire sauter une banque.

Un membre.—Pas d'allusions!

Le membre No. 2.—Oui, messieurs, une banque solide en pierres de taille.

Le président.—L'honorable membre veut dire qu'il pourrait faire sauter le bâtiment: quant à la caisse, tout le monde sait que nos banques sont d'une solidité à toute épreuve.

Le membre No. 3.—M. le président ce n'est pas la banque qu'il faut faire sauter, c'est la banque!

Le président.—Allons-nous employer la dynamite?

Tous les membres.—Nous adoptons le projet!

Le projet adopté, on consulte les ingénieurs; vous ne direz qu'on aurait dû commencer par là, vous avez raison, mais une commission ne peut pas penser à tout.

Les ingénieurs s'opposent au projet. Pourquoi? Ne cherchez pas. La vraie raison, celle que le public ne saura jamais — à part les lecteurs du *Journal du Dimanche* — c'est que l'Irlande a tant besoin de sa dynamite qu'elle n'en exporte plus. Heureusement que le soleil est venu nous souhaiter un chaleureux bonjour: il n'y a rien comme cela pour rompre la glace.

La commission s'est remise au travail; l'année prochaine elle présentera un nouveau projet.

Qui vivra verra!

TOUCHATOUT.

LE GOUVERNEMENT DU SALON

Dans ce temps de progrès, qui porte parfois à des excentricités, il est beaucoup question de conférer aux femmes l'exercice des droits politiques. Je reconnais avec les partisans des droits des femmes, que des aptitudes particulières et excessivement avantageuses les qualifient on ne peut mieux pour le parlement. Il ne serait pas même nécessaire de faire les sessions plus longues, quoiqu'en disent les mauvaises langues — des hommes sans doute.

Mais je sais que les femmes n'ont aucunement le désir de faire des lois. Il y a bien assez des hommes pour les mal faire. A propos, si les lois étaient l'expression du caractère des législateurs, les hommes manifesteraient une duplicité passablement accentuée; car les lois sont très souvent sujettes à double interprétation, si toutefois elles ne se contredisent pas. C'est du moins l'opinion que j'entends émettre tous les jours par les avocats. D'ailleurs, les nombreux procès en sont une preuve bien évidente.

Si les femmes contribuaient à la confection des lois, peut-être que les lois y gagneraient, mais les femmes y perdraient. Que les hommes s'acquittent du rôle qui leur est assigné, et que les femmes remplissent leur mission au foyer, et tout ira pour le mieux. Les hommes font les lois et les femmes font les mœurs. Les bonnes lois condamnent et les mauvaises mœurs font

condamner. Il importe donc de bien faire les lois et de bien diriger les mœurs.

La mission de faire les mœurs est plus sublimée que celle de légiférer. Mais quel est le parlement des femmes où se font les mœurs ? Leur parlement, c'est le salon. L'homme tient les destinées du pays, mais la femme tient la destinée des individus. Son influence excessivement grande, on ne saurait le nier, dirige la société. Dans les relations sociales, ou elle communique ce charme intime et cette modestie qui forment une atmosphère de paix, de douceur et de bienveillance, à la faveur de laquelle les qualités du cœur et de l'esprit s'épanouissent et se développent comme la fleur délicate, dont la corolle s'ouvre aux rayons du soleil ; ou elle répand autour d'elle cet air de vanité, de mollesse et de coquetterie qui dessèche le cœur comme le vent du sud dessèche le sol et le rend improductif.

Les mœurs sont nos coutumes, nos qualités ou nos défauts. Le bon esprit ou les travers de la société nous viennent des salons. Le salon est le parlement qui fait les goûts, dirige les idées et sanctionne les principes. L'amusement le plus insipide deviendra très en vogue s'il est à la mode ; car la mode est toujours populaire, quand même elle est ridicule.

Les législateurs des salons sont ceux qui les fréquentent. Les hommes y contribuent peut-être un peu, mais il faut bien convenir que c'est l'influence de la femme qui donne l'impulsion et crée le mouvement dans cette sphère sociale. La femme doit donc être fière de son rôle, bien que les résultats ne répondent pas toujours à la sublimité de sa mission. Ce n'est pas de la flatterie, mais les hommes trouvent que la femme, j'entends la femme d'esprit, rempli, dans le cercle qu'elle préside, le rôle d'une fée bienfaisante. Elle sait par sa bonne humeur et sa franche gaieté émailler la conversation de mots plaisants et de traits piquants, comme la main de Flore parsème nos jardins de roses odorantes, sans oublier les épines.

La femme aimable contraste agréablement avec ces parleurs égoïstes qui, voulant accaparer à leur profit l'attention de toute la réunion, sont comme ces machines pneumatiques dont l'action est d'absorber tout l'air respirable. Ces causeurs à longue haleine réussiront souvent à faire passer assez bien leurs insignifiances, à la faveur des éclats de rire. Il n'y a que les gens d'esprit qui les jugeront. Il y a souvent deux camps. Tout le monde sait assez de quel côté est le grand nombre pour me dispenser de me prononcer. N'importe ; c'est déjà un talent que de pouvoir cacher son insignifiance. Il y en a d'autres qui sont encore plus habiles et qui parviennent à faire parade de qualités qu'ils n'ont pas. C'est de la contrefaçon, il est vrai, mais comme tout le monde n'est pas connaisseur, la pierre brillante sera prise pour du diamant.

D'ailleurs le principe du faux paraît être mis en pratique ; car on retrouve le faux partout : dans les conversations, dans le ton, dans les manières, dans les toilettes et jusque sur les figures. L'artifice est devenu à la hauteur d'un art.

Pour beaucoup, l'éclat d'une belle parure est ce qu'il y a de plus enviable. On me dira peut-être qu'on a ce qu'on peut. Il est bien vrai que pour posséder une brillante toilette, il suffit d'avoir de l'argent ou du crédit, tandis qu'on peut assez difficilement feindre d'avoir de l'esprit. On voit communément des gens—jeune homme ou jeune fille—compter, pour faire impression, bien plus sur leur parure que sur les qualités du cœur ou de l'esprit.

J'énonce le fait d'ailleurs sans blâmer per-

sonne. Après tout, ces gens ont peut-être raison. S'ils s'aperçoivent qu'ils ont plus de succès avec des ornements qu'avec de l'esprit, ils auraient bien tort de se priver de ces avantages !

Lorsqu'on voit que chacun cherche à attirer dans sa volière l'oiseau dont le plumage est plus riche et plus brillant que celui des autres, qu'on délaisse pour n'admirer que le bipède élégant, il n'est pas étonnant alors de voir se répéter la fable du geai se parant des plumes du paon. Si on tient plus au plumage qu'au ramage, il faut suivre les goûts du siècle.

Ce sont là les lois du gouvernement des salons. Ce n'est plus le bon sens qui fait les lois, mais ce sont les lois qui font le bon sens : c'est plus facile. Une autre chose que notre code social tolère avec beaucoup de complaisance, c'est l'ignorance. On en fait même parade, si je puis m'exprimer ainsi. Il y en a qui vont jusqu'à ignorer leur ignorance ; ce sont les plus contents d'eux-mêmes. Quand on a réussi à écraser ses semblables par ses toilettes, ses dorures et ses dentelles, on peut se passer de science et d'esprit. Il ne serait peut-être pas hors de propos d'amender un peu les lois du code des salons.

MARIE.

LE FESTIN DE CYPLOT.

Quoique chien, il a presque un nom d'homme. Il s'appelle Cypiot. Son maître,—un fermier de St-H***,—l'a ainsi baptisé parce que c'est véritablement un galopin de chien. Tranchons le mot, un voyou à quatre pattes. Il a l'œil roublard, l'air effronté, vagabonde quatre jours sur sept. Il ressemble vaguement à un chien de chasse. D'ailleurs d'une intelligence surprenante. Non seulement il exécute toutes espèces de tours, comme un vrai saltimbanque, mais il fait des commissions, et porte supérieurement les paquets. Et, quand il n'est pas en rupture de domicile légal, c'est toujours lui qui est chargé du panier de sa maîtresse pour aller aux provisions.

J'avais été présenté à Cypiot par son maître ; il avait bien voulu m'honorer tout de suite d'une certaine camaraderie et ne manquait jamais de venir me saluer à sa manière, en remuant poliment la queue. Et si, pendant notre conversation, quelque canard ou quelque dindon s'aventurait indiscrètement trop près de nous, Cypiot lui sautait dessus tout de suite, pour lui apprendre à vivre, et le volatile se sauvait éperdument en poussant des cris affreux.

Il y avait toujours, dans la basse-cour, une douzaine d'oies au moins. Le propriétaire de Cypiot les élevait pour les vendre, mais il gardait invariablement la plus grasse pour sa consommation personnelle. On la mangeait en famille, le jour de Pâques, et c'était une rude aubaine pour Cypiot, car la carcasse tout entière lui était attribuée. Aussi pas de danger qu'il vagabondât ce jour-là ! Il savait très bien quand ce jour revenait, parce que le matin, au retour du marché, il rapportait dans sa gueule un panier plein de pommes destinées à bourrer l'oie. C'était un signe auquel il n'y avait pas à se méprendre : des pommes le matin, cela signifiait qu'il y aurait une carcasse d'oie le soir. Le choix de la victime semblait du reste peu préoccuper Cypiot, et il ne faisait attention à elle qu'une fois qu'elle était sur le feu. Mais alors à partir de cet instant, il la surveillait étroitement, assis tout près, et se léchant voluptueusement le museau.

Or, il arriva cette année que, dès la première quinzaine d'octobre, le maître de Cypiot avait vendu toutes ses oies. Il n'en avait gardé qu'une, qui avait déjà échappé à la mort plusieurs années de suite et qu'on appelait irrévèrement tante Sophie, parce qu'elle ressemblait à une vieille parente du fermier, qui avait des yeux tout ronds et un long nez tout aplati. Cypiot et tante Sophie, jusqu'alors, n'avaient pas paru vivre en mauvaise intelligence. Ils ne se parlaient pas, voilà tout. Mais tante Sophie ayant eu un jour la malencontreuse idée d'aller voir s'il ne restait pas quelque chose de bon à manger dans l'écuille de Cypiot, celui-ci fit une scène. L'oie répondit à coup de bec, et le chien ne fut pas le plus fort. Pour dire la vérité, il reçut une volée, et à partir de ce moment la guerre fut déclarée. Les deux adversaires se manifestaient leur rancune par tous les moyens possibles, se chargeant par derrière, se volant réciproquement leur nourriture, etc. Cypiot surtout paraissait exaspéré d'avoir le dessous. Et il creusa sa cervelle de chien pour trouver une vengeance pratique, lorsque, le matin du 12 avril, il eut une joie ineffable. Il constata que le panier qu'il rapportait du marché était plein de pommes.

Donc, il mangerait de l'oie le soir, et puisque tante Sophie était la seule oie disponible, c'était sa carcasse qu'il aurait. Il fut à la maison cinq minutes avant sa maîtresse. Et, la première chose qu'il fit, ce fut de sauter dans la basse-cour par la fenêtre de la cuisine, tenant toujours le panier entre ses dents. D'un air provocant, il alla le poser devant tante Sophie, qui se redressa aussitôt avec une physionomie d'un air pimbeche. Ils restèrent ainsi bec à nez pendant quelques secondes, puis tante Sophie, comme doulousement impressionnée par la vue des pommes, céda la place, et s'en alla mélancoliquement se tapir sous le toit du hangard où elle avait élu domicile.

Cypiot s'assit devant et attendit. Il n'attendit pas longtemps, car, un quart-d'heure plus tard il eut la satisfaction de voir arriver sa maîtresse avec un couteau énorme. Tante Sophie fit de très grandes difficultés pour passer de vie à trépas, évidemment humiliée d'être ainsi traitée devant son ennemi, qui remuait féroce-ment la queue.

Le soir j'étais invité à réveillonner par le fermier.

En attendant que l'oie fût cuite, nous nous chauffions autour du poêle. Cypiot ne quittait pas feu tante Sophie des yeux. Tout, dans son attitude, manifestait une jubilation extraordinaire.

Quant on servit l'oie, il s'assit aux pieds de sa maîtresse et attendit le grand moment. Il arriva enfin, et la carcasse, quasi dépouillée, lui fut donnée sur une assiette. Il la happa, s'élança vers la porte, et fit comprendre par une mimique expressive qu'il désirait sortir.

—Ouvre-lui, dit le fermier, il veut aller manger dans sa niche.

Mais ce ne fut pas vers la niche que se dirigea Cypiot. La carcasse entre les dents, il se mit à parcourir la basse-cour avec agitation. Après avoir fait inquisiteur une cinquantaine de tours, il finit par s'arrêter devant la porte du hangard où se tenait habituellement tante Sophie. Et là, se couchant par terre, et tenant toujours la carcasse, il attendit. Nous comprîmes alors ce que cherchait Cypiot. Dans son raisonnement de chien, l'oie, bien qu'il l'eut vu tuer et manger, était encore là, et il voulait se payer la jouissance de dévorer sa carcasse devant elle ; de temps en temps, il poussait de

sourds grognements d'impatience, partagé entre le désir de souper et celui d'attendre le retour de tante Sophie.

:

Nous allâmes nous coucher avant qu'il eût pris une décision. Le lendemain matin, nous fûmes réveillés par des hurlements désolés. C'était Cypriot qui les poussait. Au milieu de son incertitude il avait fini par s'endormir, et le chat de la maison avait abusé de son sommeil pour chiper la carcasse de l'oie, lui ravissant ainsi son souper et sa vengeance. Et Cypriot, à l'heure où j'ai quitté la ferme, n'était pas encore consolé du réveillon dont il s'était promis tant de joie.

UN DOUBLE SUICIDE.

Un dimanche de l'été dernier que j'étais allé rêver sous les grands arbres ombreux de l'île Sainte-Hélène, je fis la rencontre d'un de mes anciens compagnons de jeunesse.

Après avoir fait ensemble plusieurs fois le tour de l'île, nous nous assimes sur l'herbe et nous nous mimas en frais de parler du passé.

Après avoir raconté à mon ami plusieurs incidents de ma vie, j'écoutai avec étonnement l'histoire suivante que celui-ci me raconta avec une verve sans pareille :

—Moi aussi j'ai voulu me tuer, me dit mon ami.

C'était en 1876.

J'aimais à l'adoration une jeune fille que j'avais connue un soir dans un salon de la rue St-Louis.

Un jour,—c'était dans le mois de juillet, si je me rappelle bien,—j'eus la certitude que celle que j'aimais me trompait.

Celle qui me trompait ainsi se nommait Corinne.

J'étais jeune—oui, jeune.

Aussi ne fus-je pas plus tôt certain de mon malheur que je résolus d'en finir avec la vie.

Mon premier mouvement fut d'aller me brûler la cervelle à sa porte, mais je pensais que trop de personnes sauraient que Corinne s'était moqué de moi, et la honte m'empêcha de mettre mon plan à exécution.

—Non, me dis-je, pas de bruit. Je veux mourir dans un coin isolé.

Deux jours après je pris le train du Grand-Tronc et je débarquai à St..... et descendis au premier hôtel venu.

—Que faut-il servir à monsieur ? me demanda une jolie servante.

—Rien.

Je n'avais pas faim ; j'allai me coucher.

Mon sommeil fut agité. A chaque instant je croyais voir passer Corinne.

J'étais brisé quand je me levai le lendemain matin.

Mais cela m'était bien égal, puisque j'allais mourir.

Je me mis en quête d'une corde.

Je parcourus plusieurs fois l'hôtel sans mettre la main sur la corde que j'aurais voulu trouver.

—La jolie servante, dont je t'ai parlé, me demandait :

—Mais, monsieur, que voulez-vous faire avec cette corde ?

Enfin, avec une ficelle à linge dans ma poche je sortis de l'hôtel, et pris froidement le chemin d'un petit bois que je ne connaissais pas.

En marchant, je pensais à Corinne. Je la maudissais dans mon cœur.

En arrivant à l'endroit que j'avais choisi pour m'ôter la vie, je fus très désagréablement surpris.

Une personne que je ne voyais que de dos était précisément occupée à attacher à la branche d'un arbre une corde.

—Que faites-vous là ? lui demandai-je.

Il se retourna.

—Qu'est-ce que ça vous fait ?

—Croyez-vous que je ne devine pas votre intention ? m'écriai-je.

—Et quand je voudrais me tuer, je pense que cela ne regarde que moi.

—Vous tuer ?

Je le regardai.

C'était un joli garçon.

—Ça veut se tuer.

Et devinant en lui la victime d'un amour malheureux, j'ajoutai :

—Pour une folle.

—Monsieur ! s'écria-t-il.

Pauvre fou, pensais-je, il va la défendre.

L'inconnu se taisait.

—Voulez-vous que je vous donne un conseil ? laissez là votre corde.

Il secoua la tête.

—Je veux mourir.

—Quand vous serez enterré, vous aurez beau regretter votre vivacité, il sera trop tard.

—C'est que vous ne savez pas ce qui m'arrive.

—Je le devine.

—Non, vous ne pouvez le deviner.

—Une femme que j'adorais, monsieur, pour laquelle.....

Et le voilà qui me raconte son histoire.

Chose étrange ! C'était absolument la mienne. Ce rapprochement me ferma la bouche.

Votre silence vaut une approbation, me dit l'étranger.

—Mais, pas du tout ! me récriai-je.

Je ne voulais pas avoir l'air d'une girouette.

—Il n'y a rien dans votre histoire qui justifie ce bout de corde.

Et l'inconnu commençait à m'intéresser :

—Voyons, mon ami, il faut se faire une raison.

Pourquoi voudriez-vous être mieux traité que les autres que leurs amantes trompent tous les jours ?

—Elles ne les trompent pas si indignement que je l'ai été.

—Pardon.

—Oh ! non.

—Mais oui.

—Non.

—Oui, bateur ! j'en sais quelque chose.

—Ah ! vous en trouverez une autre.....

—Comme elle, c'est impossible.

—Allons donc !

—Elle n'a pas sa pareille dans tout Montréal.

—Mais oui.

—Oh ! non.

—Oui.

—Non.

—Oui.

—Non.

—Oui ! on a sur le premier moment de ces idées-là ; mais dans un mois, vous verrez.

Mon langage me paraissait tellement celui de la sagesse que je prenais un peu plaisir à m'écouter.

Je continuai.

—A quoi ça vous avancera-t-il de mourir ?

Votre amante vous traitera d'imbécile.

Je mis tant de conviction au service de mes idées que l'inconnu se laissa tomber dans mes bras.

—Faites de moi ce qu'il vous plaira, s'écria-t-il.

Je le ramenai à mon hôtel.

L'émotion creuse, et nous avons pris, en chemin, un appétit du diable.

La jolie fille qui m'avait reçu à mon arrivée nous servit au dessert du sirop d'érable.

Comme nous savourions ce dessert, qui n'a pas son rival au monde, nos yeux se dirent de part et d'autre :

—Hein ! c'est bon la vie !

—Si je ne vous avais pas rencontré pourtant ! soupira l'inconnu.

Et de mon côté, je pensais :

—Comptes-tu, hein ! si tu ne l'avais pas rencontré !

—Savez-vous, reprit le jeune homme, en dégustant son sirop, qu'il a fallu un hasard inouï pour vous amener précisément dans cette partie du bois où vous m'avez rencontré ?

Je me taisais.

—Ah ! ça, fit-il tout à coup, qui diable vous conduisait là de si grand matin ?

Je ne pus m'empêcher de rougir.

—Vous n'allez pas me croire, lui dis-je.

—J'y allais me pendre comme vous.

—Ah bah !

Mon compagnon éclata de rire.

Et comme le narrateur se préparait à se lever de la pelouse où nous étions assis, il me mit la main sur l'épaule et avec un fin sourire :

—Que penses-tu de mon aventure ?

—Elle est bonne, fis-je en riant, peut-être trop bonne pour être vraie.

Au même instant le sifflet du *Filgate* retentit.

Vingt minutes après nous étions au Richelieu, où je payai une bouteille de champagne à mon ami pour la bonne blague qu'il venait de me conter.

EMILE.

LE BORD DE L'EAU

RENCONTRES

Au moment où je me dispose à remplir ces quelques pages, ce n'est ni vers ma plume ni vers mon écriture que se dirigent mes regards. Ils se dirigent vers une espèce de bâton qui m'a servi pendant trente ans, qui m'a soutenu toujours, protégé parfois, et pour lequel, par suite, j'éprouve une affection des plus conservatrices. Ce bâton, c'est ma canne à pêche, vieille sœur de mon vieux fusil.

Je la regarde et cela non sans motifs. Je lui demande de faire vibrer en moi le plus essentiel, le plus divin des instruments dont il ait été donné à notre intelligence de servir, et quand je l'appelle le plus divin, c'est bien en toute sincérité, car il n'est pas de jour où je ne supplie Dieu d'ordonner à mon âme d'emporter le dit instrument, le jour où elle quittera mon pauvre corps.

Il se nomme LA MÉMOIRE.

Je le répète, je la contemple, ma vieille canne, espérant bien que son aspect fera surgir devant ma plume quelques souvenirs des temps de ma jeunesse, de mes bonheurs. Et franchement je n'ai pas tort, car il m'en vient ; je les vois poindre. Hélas ! comme toujours, ce ne sont pas les plus heureux qui se présentent les premiers. Qu'importe ? prenons-les quand même et de suite.

Je venais donc d'arriver dans un village de votre chère province. L'hôtel où j'étais entré et qui a pour enseigne les mots de *Hôtel du Peuple*, était et est encore, je l'espère, géré par un homme trop bienveillant pour que son nom puisse m'échapper. Il se nommait M. Richard. Parmi les distractions qu'il aimait à offrir à ses clients, se trouvait l'exercice de la pêche, et, pour qu'ils pussent s'y livrer à l'aise, il avait loué près de chez lui un petit étang qui débouchait dans la grande rivière, excellent cours d'eau à truites.

Inutile de dire que j'étais venu pour pêcher. M. Richard m'indiqua son petit contournement. Je m'empressai d'aller l'examiner. Je ne le trouvai pas dans les conditions voulues pour le genre de pêche que je pratique : la pêche à la mouche artificielle, pêche qui exige des rivages libres, des eaux agitées. J'y vis une belle nappe d'eau unie comme une glace, peu profonde sur ses bords et dans laquelle, pour lancer commodément la ligne, il fallait absolument entrer. Je ne lui dis pas un adieu définitif. Seulement, pour essayer, j'attendis que quelques changements atmosphériques vint la faire sortir de son immobilité.

Le soir vint et amena, avec du vent, une pluie torrentielle. Alors, au grand étonnement de M. Richard, je partis pour aller instrumenter son étang.

Quand on s'est résigné à se soumettre de cap en pied à une douche d'eau céleste, peu importe que les pieds en prennent une d'eau terrestre ; j'entrai donc résolument dans l'espèce de petite rivière et là, dans l'eau jusqu'à la ceinture, éloigné suffisamment des obstacles que présentaient les rives, je parvins en moins d'une heure à enlever six grosses truites.

Le froid et la nuit me dirent que c'était assez. J'étais transpercé mais triomphant. Etrange et souvent fatale dose que les triomphes d'icibas !

Evidemment, par suite de l'autorisation émanée de M. Richard, je devais me croire à l'abri de toute difficulté : il n'en fut pas ainsi. J'avais compté sans un maître dont on ne m'avait rien dit et qui pourtant était, de fait, le monarque de la pêche dans cette contrée.

Ce monarque m'apparut sur un pont qu'il me fallait traverser pour revenir. Son manteau de souverain se composait d'une blouse à moitié délabrée. Ses deux sceptres, car il en avait un dans chaque main, de deux pavés.

—Chien d'Anglais ! s'écria-t-il en me barrant le passage, il faut que je t'assomme.

—Mais je ne suis pas un Anglais, m'écriai-je à mon tour.

—Tu mens ! reprit-il ; qui au monde, sinon un Anglais, s'aviserait de pêcher par un temps pareil et réussirait comme tu l'as fait ?

Cet homme je l'avoue, me fit peur, et je crus devoir faire sentir à ses flancs la pointe d'un fer de lance, dont le premier compartiment de ma canne à pêche n'a jamais cessé d'être armé. Il comprit qu'au moindre geste, cette pointe s'enfoncerait ; ses bras restèrent immobiles, et je continuai.

Voyons, ma vieille canne, ne pourrais-je en te regardant, pêcher quelques souvenirs moins disgracieux que celui que je viens de raconter ? Merci, car il m'en vient un :

Il y a environ quinze ans, je fis, encore sur le bord de l'eau, la connaissance de deux pêcheurs. Ils vivaient habituellement en paix avec leurs familles, et, parmi leurs enfants, se faisaient remarquer, d'un côté un jeune homme de vingt-deux ans ; d'un autre, une très jolie jeune fille de dix-sept à dix-huit ans ; ensuite, des deux côtés encore, apparaissaient des enfants plus jeunes. Tandis que les grands parents pêchaient les enfants jouaient ; les mères, comme toujours, travaillaient et s'occupaient aussi à causer du prochain, probablement. Quand ils étaient nuls, les résultats de la pêche donnaient aux enfants le plaisir de narguer leurs pères ; quand ils étaient bons, ils donnaient aux pères la satisfaction de s'enorgueillir devant leurs enfants. Bonheurs tranquilles ! bonheurs charmants ! selon moi, bénis du ciel !

Il arriva un jour qu'en approchant de ces familles, j'aperçus, sous un arbre très touffu, deux personnes que je reconnus être les enfants

ainés des deux pêcheurs. Je ne pus m'empêcher de remarquer que leurs mains étaient unies et leurs fronts peu distancés. A quatre pas, leurs mères étaient assises et ne paraissaient nullement inquiètes de ce que leurs enfants pouvaient se dire. Quant aux pères, ils étaient devant le fleuve, occupés uniquement à contempler les bouchons flottants de leurs lignes.

Sans mot dire, j'abordai les pères. Ils étaient contents. . . ça mordait.

Je les complimentais et montais ma canne, quand tout à coup l'un d'eux me dit : " Voyons, monsieur le pêcheur, vous êtes un peu plus âgé que nous ; que pensez-vous du mariage ? "

J'ai dit ce que, sans regarder, j'avais vu sous l'arbre dont je viens de parler.

" Je pense, répondis-je, qu'il faut renverser l'ancien proverbe qui disait : " mariez-vous, vous ferez bien, ne vous mariez pas, et vous ferez mieux, " et qu'il faut dire : " ne vous mariez pas, vous ferez bien, mariez-vous, vous ferez mieux. "

Le pourquoi de cette sentence me fut, on le comprend, demandé.

" Ce pourquoi, repris-je, vous pouvez vous le dire à vous-mêmes. Vos dignes ménagères ne sont pas loin. Le mariage, vous devez le savoir, constitue dans la vie trois positions différentes : on s'adore en commençant, on se dispute en avançant, mais l'on s'aime en finissant. "

Les deux pêcheurs jetèrent leurs lignes sur le quai et s'en furent, devant moi, répéter textuellement ma phrase à leurs femmes.

Seuls, les deux amoureux qui, à l'approche de leurs pères, avaient quitté l'arbre touffu, opposèrent à ce dire une dénégation. Ils n'admettaient pas qu'il fût impossible d'être toujours d'accord. Un mois après ils étaient mariés. Deux ans après ils entraient dans la période des disputes, et ils y sont encore. Heureux sont-ils ! Je dis heureux parce que, d'une part, le plus grand adversaire du bonheur c'est la monotonie, et que, d'une autre, l'âge en amenant une mutualité de soucis, de souffrances, amène aussi une mutualité de consolations, de soins, de pardons.

ZIP.

LE TOUT MONTRÉAL.

Grâce au gouvernement, nous sommes à même de donner à nos lecteurs un petit aperçu de la statistique matrimoniale du Canada. Les chiffres se rapportent à l'année 1881 ; nous les résumerons d'une manière aussi concise que possible pour ne pas ennuyer nos lecteurs :

Ages	Personnes mariées		Veufs	Veuves
	Hommes	Femmes		
Au-dessous de 16 ans.	11	212	3	2
De 16 à 21 "	2,370	21,990	57	187
" 21 à 31 "	134,760	197,745	2,534	4,458
" 31 à 41 "	190,851	187,977	5,579	11,072
" 41 à 51 "	257,795	216,862	16,665	41,213
" 51 à 61 "	63,733	39,193	11,060	24,459
" 61 à 71 "	24,781	11,423	9,824	18,543
" 71 à 81 "	4,535	1,328	4,266	6,503
" 81 à 91 "	298	68	539	833
" 91 à 101 "	26	6	27	49

Onze maris et trois veufs au-dessous de 16 ans !!!

La soirée dramatique et musicale, donnée au bénéfice de Madame De'froy, a été un succès complet. Toutes les places étaient occupées et on a dû même refuser du monde. Cette fois encore la maison de Madame De'froy a été trop petite pour le nombre de ses amis.

Madame Gelinas a été excellente comme toujours,

et a récolté de nombreux bravos. M. H. C. St-Pierre, légèrement enrôlé, n'a pu nous chanter son grand air de basse " Le Toreador, " et l'a remplacé par un morceau de Gounod, qui a été fort goûté. M. Bouthillier-Trudel et Mlle DeMartigny méritent tous nos compliments pour le charmant duo qu'il nous ont si finement détaillé.

La petite comédie de Labiche " Le Baron de Fourchevif " a été jouée avec un entrain remarquable. Mlle Mathieu, gentille à ravir, sait dire avec une distinction parfaite. Mlle de Martigny, MM. A. Giroux, J. B. Ostell et N. Doucet méritent aussi tous nos compliments.

La soirée s'est terminée par " Les Revenants Bretons, " opérette qui a été fort bien chantée. M. A. Cholette et Madame Gélinas se sont distingués, et le tailleur Jobic, M. A. Giroux, nous paraît mériter sous tous les rapports la main de la sémillante Claudine, Mlle de Martigny.

Le piano a été tenu magistralement par la toute blonde Madame H. C. St-Pierre et une charmante jeune fille, Mlle Doucet.

MODES DU JOUR

Paris, le 4 avril 1884.

Ma chère Pépia.

Si j'en juge par les apparences, Paris a importé une quantité étonnante de mousseline anglaise et autres cotonnades de même nationalité. Ces produits sont-ils véritablement anglais ? J'en doute ; je croirai plutôt que ce sont des articles français, ou, ce qui revient au même, alsaciens, sur lesquels on a mis un masque anglais. Que je sois ou non dans le vrai, il n'en reste pas moins établi que les indiennes de l'étranger ont un je ne sais quoi d'anglais. Les dessins genre Kate Greenaway font fureur en ce moment ; on n'aperçoit de tous côtés, sur les robes, que jouets, fouets, trompettes, éperons. Ces dessins se voient pourtant disputer la suprématie par l'industrie sous la forme d'un fer à cheval, porte-bonheur un peu commun ; par l'astronomie qui a fourni ses globes, par la marine représentée par des ancres et par la botanique, celle du Japon et de la Chine, qui nous a envoyé ses fleurs rouges aux larges pétales, ses feuilles aux formes multiples et ses branches courtes et noueuses.

En fait d'étoffes nouvelles, je te signalerai le zéphyr mélangé, tissé de deux fils de différentes couleurs, formant un tout sans teinte précise, qui ne manque ni d'élégance ni de goût. En voiles de none et mousseline de laine, on fait également des choses charmantes, tant en uni qu'en imprimé ; les couleurs principales sont toujours pour ces tissus légers l'écrû, le beige et les gris effacés.

L'or gagne en faveur ; on en met non seulement sur les chapeaux, mais encore sur les robes ; on garnit ces dernières de larges galons or mélangés de soie de couleur, ou de tresses étroites en or ; dans ce cas on met plusieurs rangs de ces tresses.

Les vêtements n'échappent pas, bien entendu, à la règle générale, et presque toutes nos pélerines, mantilles, etc., se rehaussent de passementerie agrémentée d'or et de pampilles jais et boules d'or.

C'est fort joli, je n'en disconviens pas, mais cette mode ne peut être adoptée que par un petit nombre de personnes : celles ayant équipage. Une femme distinguée ne voudra aller à pied, vêtue d'une façon si éclatante. Celle qui craint l'attention et évite avec soin ce qui peut la faire remarquer hors de propos, saura, tout en suivant la mode, choisir des toilettes de tons harmonieux et dont la simplicité fera ressortir

l'élégance. Elle jettera son dévolu sur les lainages légers, même de ton un peu voyant, mais doux à l'œil, ou sur des soies changeantes relevées de dentelle crème. De cette façon on pourra se maintenir dans la gamme du jour et conserver sa réputation d'élégante.

Je préfère à l'or l'argent, quand celui-ci est marié aux gris de tons moyens : je viens de voir chez une de nos premières faiseuses une toilette délicieuse garnie argent. La première jupe en vigogne grise, garnie au bas de trois plis, est relevée sur les côtés de façon à s'ouvrir sur le devant et à laisser voir la jupe de satin gris et ornée de V très rapprochés en galon d'argent mat. La jaquette, assez courte, forme hussard, s'ouvre sur un gilet en satin, pareil à la jupe, et garni de galons argent ; aux manches, des revers en satin également ornés de galons d'argent.

Chez la même couturière j'ai vu une robe plus simple d'apparence, quoique d'un raffinement plus parfait. La forme était à peu près la même que celle du costume dont je viens de te donner la description ; l'étoffe était du mohair vert clair avec semé violet. La double jupe était garnie de deux bandes de velours myrte. Le devant et les côtés de la double jupe se composaient de larges plis de velours et de mohair, alternés, appliqués sur la jupe ; la jaquette était en velours vert assorti au ton de la robe.

Une des nouveautés les plus charmantes, qui auront cours aux premiers jours de chaleur, sera la robe de taffetas ou de satin, ruchée, drapée ou unie, volée par une longue double jupe de tulle uni ou brodé. En noir surtout, cette toilette est excessivement riche et je ne saurais trop te recommander d'en faire mention dans tes articles. La double jupe de tulle est souvent relevée sur les draperies postérieures, mais beaucoup de couturières ne lui donnent pas autant d'ampleur. Pour les robes noires, on emploie souvent des tulles agrémentés de chenille, de petits glands, ou brodés en floche ou avec du jais. Le tulle noir est également employé avec les soies de couleur et leur enlève le ton criard qu'elles ont trop souvent et leur donne une richesse d'apparence obtenue à peu de frais. Figure-toi, par exemple, une robe-fourreau en satin rubis ou bleu, reste un peu passé d'un hiver occupé, ôtes-en toutes les garnitures inutiles, rappelant trop la toilette de bal, pour n'y laisser que quelques rangs de ruché ou un plissé au bas ; jette sur toute cette toilette un peu fanée ou tout au moins fripée un voile de tulle piqué çà et là de pois chenille, et tu auras une toilette d'été des plus riches et des plus élégantes. Si tu veux rendre cette toilette encore plus luxueuse, intercale des ruchés ou des plissés noirs entre ceux de couleur, du bas de la robe, pose un pouf de satin noir retenu en place sur les côtés par deux jolies agrafes, en passementerie, chenille et jais. Quant au corsage, tu n'as rien à y faire qu'à y poser quelques ornements en tulle et passementerie ; toutefois tu peux y ajouter, ce qui complètera merveilleusement la toilette, une petite jaquette espagnole, en satin noir, avec chemisette formée d'une écharpe de tulle attachée au cou et se séparant en deux, pour former panier et s'attacher sous le pouf. Cette mode sera, je crois bien vue par tout le monde, car, comme je te l'ai fait observer, elle permet l'emploi d'une quantité de vieilles robes, qui tout au moins demanderaient un bain de teinture.

Il ne faut pas exclusivement s'occuper des mamans ; je dois aussi penser à leurs gentilles fillettes, et c'est pour elles directement, que je t'adresse les quelques lignes qui suivent ; indiquant aussi bien que je puis le faire, les détails de deux charmants petits costumes que je viens de voir.

Premier costume de dix à douze ans : jupe en voile myrte, se plisse de larges plis, sur le bas de laquelle se passe un galon de six pouces de hauteur, en laine un peu plus foncée que le voile ; une tunique de forme princesse se fronce devant, se relève en coquets petits paniers sur les hanches et dessine derrière un pouf élégant ; une ceinture en satin myrte entoure la taille et se noue sur le côté ; l'encolure est faite d'un galon de laine de deux pouces de hauteur et un galon semblable se pose sur les manches.

Deuxième costume : en gros tissu au grain irrégulier à larges rayures et en tissu uni bleu saphir ; la jupe en uni est plissée en cerceaux ; sur cette jupe se pose un pardessus en étoffe rayée, s'ouvrant sur un plastron en foulard de soie bleu, à pois rouge ; une ceinture en ottoman part de la couture du dessous des bras et vient se nouer négligemment sur le devant pour tomber en longues coques ; col d'officier en velours et manches à revers, également en velours.

On fait pour fillettes de cinq à six ans de jolis costumes en broderie crème sur transparent de couleur ; un large ruban assorti au transparent se pose sur le haut de la jupe et se noue derrière, afin de former un petit pouf.

Ta toute dévouée,
MICHELINE.

CORRESPONDANCE.—J'ai reçu un grand nombre de lettres, tant de Montréal et de Québec que des autres villes de la Province, me demandant où l'on pourrait se procurer les formes des chapeaux dont j'ai parlé dans ma dernière chronique, ainsi que les matériaux nécessaires à leur confection. Après m'être renseignée, je suis heureuse de pouvoir annoncer à mes lectrices que MM. Boisseau frères ont, avec les modèles, importé les formes et les marchandises nécessaires à la reproduction fidèle de ces chapeaux, et qu'il en sera ainsi pour toutes les importations de la saison. Quand je dis reproduction, ce n'est pas tout à fait exacte, puisque les modèles importés étant garantis comme des spécimens uniques, mais ils sont imités à la perfection, comme genre et comme style, avec de légères variantes. Ces reproductions faites dans les ateliers mêmes de MM. Boisseau ont un véritable succès, et ce n'est que justice, car elles sont aussi belles que les modèles parisiens. Celles de mes lectrices qui confectionnent leurs chapeaux elles-mêmes, pourront acheter les chapeaux nus et les matériaux nécessaires à leur garniture dans la maison dont je parle.

PÉPIA.

RENSEIGNEMENTS UTILES.

La salle de réunion des Sociétés françaises, 293, rue Notre-Dame, une des plus vastes et des plus commodes de Montréal, est offerte en location, aux sociétés qui désirent se réunir avant le 24 juin.

Pour les conditions, s'adresser à MM. J. Hirtz, maison Picault & Cie, 75, rue Notre-Dame ; S. Brocherion, maison Lanctôt & Cie, 268, rue Notre-Dame, Montréal.

L'Association St-Jean-Baptiste a établi son bureau d'Organisation et de Renseignements au No 230, rue Notre-Dame Centre, où toutes demandes et communications doivent être adressées.

Ce bureau est ouvert de 9 hrs. a. m. à 6 hrs. p. m.
FRS. BENOIT, Secrétaire.

ERRATUM.

Dans le sonnet intitulé *Le Lilas* que M. Chapman a publié dans notre dernier numéro, au lieu de :
Une fleur de lilas pencho sa tête basse,
lisez :
Une fleur de lilas pencho sa tête lasse.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

VII

PÈRE ET FILS.

(Suite.)

Le sergent s'interrompit. Il parcourut du regard les billets, attendant que l'alcade continuât de l'interroger. Gaspard se taisait.

Et votre fils ? dit enfin Robreno, qu'en faites-vous ?

Je le laisse sous votre responsabilité. Votre billet de logement porte : le chef de la compagnie et un homme.

— Vous nous logez ensemble ?

— Oui.

— Tant mieux. Ce jeune homme me paraît digne de toute estime.

En disant ces paroles, sur lesquelles il appuya avec intention, le sergent avait fixé les yeux sur l'alcade, comme pour demander une réponse à son invité.

Mais don Gaspard affectait de ne point comprendre.

Il était manifeste que le père de Diégo tenait à ne fournir et à ne réclamer aucune explication sur le compte particulier de son fils.

— Je crois, sergent, dit-il avec le même ton sec qu'il n'avait cessé de garder depuis le commencement, que nous n'avons plus rien d'important à nous dire.

Robreno inclina la tête en signe d'assentiment. Puis, tournant sur ses talons avec toute la raideur militaire, il quitta la ferme et revint à ses hommes qu'il avait laissés sur la route.

— Voici, dit-il, vos billets de logement. A chacun de vous de s'arranger au mieux, sans donner lieu à aucun reproche.

— Les douze hommes prirent l'un après l'autre leur billet et se séparèrent pour se mettre en quête de leur logis respectif.

— Quant à vous, dit le sergent en s'adressant à Diégo, il paraît, mon brave ami, que votre compte était fait et réglé d'avance. Votre père est dur à la détente, il a fermé sa caisse à triple cadenas, il n'en sortira point un maravédis pour vous tirer d'embarras.

Diégo eut un sourire nerveux ; Rafael ne put s'empêcher de protester par un cri d'indignation.

— Après tout, reprit le sergent, il n'y a pas de quoi s'épouvanter. Nous sommes logés, vous et moi, au même domicile, et comme c'est l'autorité qui paie, je me charge de ne nous faire manquer de rien.

En même temps il jeta les yeux sur son billet de logement :

— Vive l'Espagne ! s'écria-t-il en faisant un bond de joie ; on nous traite comme coqs en pâte. Devinez où l'on nous case, jeune homme ? Chez le curé du village.

Rafael et Diégo échangèrent un regard étonné. A ce moment, la cloche de l'église commença de sonner à toute volée, annonçant la sortie de la messe.

Suivant la coutume traditionnelle, les paysans

s'étaient formés en groupes à peu de distance du presbytère. Les conversations roulaient naturellement sur l'arrivée des soldats, qui était le grand événement du jour et de l'endroit.

Le sergent, guidé par Diégo, avait pressé le pas pour arriver à l'habitation qui devait les héberger. Rafaël les avait quittés pour reprendre le chemin du moulin. Comme ils débouchaient sur la petite place où se trouvaient réunis les villageois, ils aperçurent don Gaspard arrêté à proximité de l'église. Un peu plus loin, l'abbé Juan venait en aide à un mendiant qui avait peine à se dresser sur ses béquilles.

—Hé donc ! Perez, disait le curé d'une voix assez haute pour qu'il fût facile de l'entendre de loin, tu t'es risqué à prendre l'air aujourd'hui ? Il est vrai que le temps est superbe et ta santé ?

—Couci, couci, monsieur l'abbé, répondit le pauvre en chevrotant, les années marchent plus vite que moi, et l'on ne supporte pas facilement ses douleurs, quand on est vieux, perclus et pauvre.

—Et le médecin, que dit-il ?

—Il veut que je change de maison, que j'aille à Béjar, où l'air est moins vif qu'ici. Autant dire : mon brave homme, prends ton mal en patience, en attendant que Dieu te l'enlève en t'appelant à lui.

Le curé poussa un soupir.

—Rassurez-vous, monsieur l'abbé, dit le mendiant, ce n'est pas là ce qui m'afflige. Je me dis toujours : Courage, Perez ! ne t'alarme point de l'avenir ; n'as-tu pas à la Chênaie le meilleur, le plus sûr des amis dans l'abbé Juan, qui te fermera les yeux quand tu seras mort et priera pour le repos de ton âme ?

—Et tu ne te trompes point, Perez. Dieu te compensera là-haut tout le mal que tu as eu ici-bas.

Puis, se tournant vers Roch, qui se trouvait à quelque distance avec Marie :

—Le payeur nous a-t-il apporté de l'argent ? demanda-t-il.

—Il ne viendra que dans huit jours, monsieur le curé, répartit le sacristain.

Le curé eut un mouvement de dépit.

—Que nous reste-t-il, Marie ? interrogea-t-il en regardant sa nièce avec anxiété.

—Rien, mon oncle ; vous avez tout donné, il y a trois jours.

—Comment, rien ?

Un nuage assombrit son front. Mais, reprenant aussitôt son sang-froid, il se dirigea précipitamment vers les groupes de paysans :

—Écoutez tous, cria-t-il d'une voix où le commandement se mêlait à la prière.

Les conversations cessèrent, et on forma le cercle autour du curé.

—Mes frères, dit-il avec un ton qu'il eût pris en chaire, l'aumône est un capital que nous plaçons à gros intérêts dans le paradis et que Dieu inscrit à notre compte qu'il tient en règle. Aujourd'hui, fête de la Saint-Jean, le village est en liesse ; chacun de vous ira naturellement au cabaret se rafraîchir. Or, chacun de vous y dépensera au moins six ou huit cuartos. C'est peu de chose pour un jour de fête, et je ne me récrie point. Je vous conseille, au contraire, de doubler cette dépense, à la condition que vous m'en donniez la moitié pour un malheureux que vous connaissez et qui vous a vus naître presque tous. Sachez qu'il n'y a pas de plus riche, de plus féconde semence que celle du bien. La charité, mes frères, c'est non seulement pour l'homme le plus sacré des devoirs, c'est encore la plus sûre garantie du bonheur dans la vie future. C'est aussi la plus douce joie que puisse avoir sur la terre un cœur pur et digne. N'est-ce point, en effet, un bonheur de savoir que

personne ne souffre autour de soi, et que s'il est des pauvres auxquels la fortune refuse ses dons, cet oubli peut être réparé par l'aumône ? Donnez donc, donnez, au nom du ciel, au nom de vous-mêmes.

Le curé avait ôté son chapeau et commencé le tour du cercle. Les femmes, touchées de cette éloquence simple mais naissante, pleuraient d'émotion. Les hommes ne pouvaient, eux aussi, s'empêcher d'essuyer une larme. Les pièces de monnaie tombaient sans interruption dans l'aumônière improvisée ; car personne, soit amour-propre, soit amour véritable du prochain, ne songeait à se dispenser d'apporter sa modeste contribution au tribut si justement réclamé par le brave pasteur pour le vieux Perez.

Quand le curé fut arrivé à l'endroit où se trouvait le sergent, Robreno fit un salut militaire, et soulevant dans sa main un demi-douro :

—C'est égal, dit-il, moi qui ai vu le feu de vingt batailles et que la voix du canon ne ferait pas sourciller, je me sens tout bouleversé. J'ai entendu bien des prêtres parler, prêcher, sermonner, mais celui-ci a un je ne sais quoi, qui, que... Je ne sais plus ce que je dis.

Et il laissa choir sa pièce d'argent parmi celles qui emplissaient déjà le chapeau.

—Merci, mon fils, dit l'abbé avec un geste de bonté, Dieu vous le rendra au centuple.

A ce moment, il s'arrêtait devant Diégo.

—Et toi, mon enfant ? demanda-t-il en le regardant avec autant de peine que de tendresse.

—Moi, répondit sourdement le jeune homme en rougissant de honte, je ne puis rien vous donner... je n'ai rien.

Une exclamation d'étonnement et d'indignation partit de tous les rangs de la foule.

—Rien, répéta le curé aussi contrit que si le reproche des assistants eût été dirigé contre lui-même.

—Je ne suis plus qu'un soldat sans fortune, ajouta Diégo en voyant que le bras du prêtre demeurait étendu vers lui ; autrefois, quand ma mère vivait, je ne me trouvais point sans ressources ; aujourd'hui, je suis orphelin, seul au monde, sans avoir rien à attendre de personne. On me dira que j'ai un père riche et puissant, je n'en sais rien ; si je me trompe, demandez-lui qu'il vous donne en mon nom, mais soyez sûr d'avance qu'il n'en fera rien.

Gaspard, qui était mêlé à la foule, n'avait pas perdu une seule des paroles de son fils. Irrité, il se fraya un chemin jusqu'au curé, et jetant dans le chapeau une poignée de pièces d'argent :

—Il y a des fils qui sont morts pour leur père, dit-il avec rage, bien que leurs noms ne se trouvent point encore inscrits au registre mortuaire. Voici pour moi, monsieur l'abbé, car je n'ai plus de fils.

Diégo ne s'attendait point à cet affront, qu'il essayait devant tout le village. Il releva la tête avec fierté, et passant la main sous ses vêtements, il arracha la chaîne d'or qu'il portait au cou, et après en avoir détaché le médaillon, la jeta dans le chapeau du curé en s'écriant :

—Voici pour ce fils. A défaut d'argent, cette chaîne vaut cent fois le don du père qui renie son enfant.

—Insolent ! s'exclama Gaspard en se précipitant sur lui.

Diégo le toisa du regard, les bras croisés sur la poitrine.

—Gaspard ! Diégo ! s'écria le curé en se jetant entre eux et en tenant les bras étendus pour les séparer.

Les assistants demeuraient muets, frappés de surprise et d'effroi à la vue de cette scène entre le père et le fils.

—Ah ! je châtierai cette insolence, cette ingratitude, rugit Gaspard.

—Si je ne suis qu'un insolent, un ingrat, qu'êtes-vous ? riposta le jeune homme aveuglé par la colère, et quel nom dois-je vous donner ?

—Celui de père et point d'autre, répliqua le prêtre avec gravité. Votre devoir est pour l'un la soumission, pour l'autre le pardon.

Et radoucissant sa voix, à laquelle il donnait en même temps une inflexion de prière :

—Gaspard, dit-il, au nom du ciel, je vous en conjure, ouvrez vos bras à cet enfant qui a besoin de votre aide, de votre amour paternel.

—L'embrasser ! moi ! dit l'alcade avec dédain, en reculant de plusieurs pas en arrière, jamais ! Je ne connais point cet homme qui n'est pas mon fils ! Non, je l'ai maudit ! et quiconque prend parti pour lui est contre moi, qu'on le sache.

Cette menace eut l'effet auquel on devait s'attendre. Les villageois, presque tous fermiers de l'alcade, eurent instinctivement un mouvement de recul et firent le vide autour de Diégo, ne laissant auprès de lui que le sergent et le curé.

—Gaspard, dit le prêtre d'un ton solennel, vos paroles me font horreur. Sachez-le, vous aussi, sachez tous, que je ne faillirai point à la promesse que j'ai faite à la pauvre sainte, à l'infortunée Angèle, que tout le monde oublie ici. Puisque vous reniez votre fils, Gaspard, puisque tout le monde l'abandonne, qu'il compte sur moi, qu'il regarde ma maison comme la sienne. Viens, mon enfant, viens !

Le veillard avait saisi la main du jeune homme et l'entraînait. Diégo eut un geste de remerciement.

—S'opposer à ma volonté, c'est méconnaître mes droits de père, cria l'alcade.

—Ces droits, vous y renoncez par votre conduite, dit le prêtre : il ne reste plus ici que les miens, que ceux du pasteur qui a charge d'âmes.

—Vous oubliez que ce jeune homme...

—Je n'oublie rien. Je sais qu'il a besoin de protection, je le protège. Jesus-Christ n'a-t-il pas dit : "Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal ?"

Et pour prouver que la parole de Dieu devait seule avoir force de loi aux yeux du prêtre, l'abbé Juan, après avoir versé le produit de sa collecte dans le chapeau du mendiant, se dirigea vers presbytère, suivi du fils de l'alcade.

A l'instant même où il allait franchir le perron, Marie, qui l'avait précédé, l'arrêta par le bras, et d'une voix étouffée, où passaient tous les sentiments d'une âme chaste et tremblante :

—Diégo ne peut pas rester chez nous, dit-elle.

—Pourquoi ? demanda le veillard, étonné que sa nièce elle-même voulût traverser ses desseins.

Elle inclina la tête, de manière à approcher ses lèvres de l'oreille du prêtre et, baissant la voix pour n'être entendue que de lui seul, elle murmura :

—Je l'aime !

VIII

L'AVEU.

La foudre serait tombée aux pieds de l'abbé Juan, qu'il n'eût pas été plus stupéfait. Certes le veillard ne doutait pas de la pureté de mœurs de la jeune fille. L'aveu même qu'elle lui faisait timidement mais avec sincérité le rassurait complètement à cet égard.

(A suivre.)